

« Présentation »

Jean-Claude Moisan

*Études littéraires*, vol. 24, n° 3, 1992, p. 5-13.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500981ar>

DOI: 10.7202/500981ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# PRÉSENTATION

## DÉBAT<sup>1</sup>

Si l'enseignement rhétorique a duré sous l'Empire romain, s'il lui a survécu à Byzance, dans l'Islam ainsi que dans l'Europe médiévale, avec des méthodes semblables, c'est bien qu'il n'était pas si vain. Certes, la rhétorique a perdu les grands débats politiques, qu'elle ne retrouvera que dans les démocraties modernes; mais elle a gagné d'autres genres : la lettre, la description, le testament, le discours d'ambassade, la consolation, le conseil au prince, etc. La « fin de la rhétorique » n'est qu'un lieu commun au mauvais sens du terme, c'est-à-dire non rhétorique<sup>2</sup>.

« On voit mourir toute chose anınee, / Lorsque du corps l'ame sutile part » (Louise Labé, s. VII). Quelle outrageante banalité, en effet, que la mort! Quel difficile pari que d'en parler! Je mourrai, nous mourrons : Cicéron a déjà pleuré la mort de sa fille, les élégiaques latins en font l'un des thèmes de leurs élégies<sup>3</sup>, Ronsard pleurera celle de Marie. Horace, dans l'ode étudiée ici par Philippe Heuzé, module le thème sur sept strophes, utilisant les images les plus hautes jusqu'aux plus triviales, le vin qui macule le dallage. L'ensemble de l'ode, dont le premier objectif est de convaincre, s'il était

nécessaire, du caractère inéluctable du destin de chacun, est donc construit autour de la figure de l'*interpretatio*, qui, selon Fabri, aide à émouvoir les auditeurs « en graves matieres de indignation, commiseration ou aultrement<sup>4</sup> ». Heuzé en retient trois temps forts dont il analyse les subtilités langagières, puisque si le « topos » est limité, sa mise en paroles, elle, « offre des solutions illimitées ». Et c'est le propre du bon poète ou du bon orateur que d'associer *inventio*, *dispositio* et *elocutio* pour rendre original un sujet dont l'usure même risquerait de réduire qui que ce soit au mutisme.

---

1 On l'aura constaté, ce numéro a ceci de particulier qu'il est hétérogène. Comment faire autrement quand on donne la plus totale liberté aux collaborateurs? Car nous avons préféré miser sur la diversité plutôt que sur une unité factice, espérant que l'intérêt du lecteur sera mieux soutenu par des auteurs qui défendent des sujets qui les passionnent plutôt que par des lixions enchainés à leur supplice. Une présentation alors est-elle possible? Notre réponse à cette question fut de rompre quelque peu avec le genre traditionnel en sollicitant nos collaborateurs et d'autres théoriciens dans un débat sur les notions fondamentales de la rhétorique.

2 Olivier Reboul, *Introduction à la rhétorique*, Paris, PUF, 1991, p. 86.

3 Anne Videau-Delibes, *les « Tristes » d'Ovide et l'élégie romaine*, Paris, Klincksieck, 1991, p. 333sqq.

4 Cité dans Alex L. Gordon, *Ronsard et la rhétorique*, Genève, Droz, 1970, p. 163.

Pour d'autres raisons, dire la beauté de Dieu, en chanter la louange, traduire en mots l'ineffable, est aussi un pari, dont la difficulté réside dans la distance même qui sépare l'auteur de son sujet. Et pourtant, l'on a parlé de Dieu, l'on a chanté Dieu, comme le rappelle l'article d'Alain Michel. Familiers de l'Ancien et du Nouveau Testament, férus de rhétorique classique, les Pères, les rhéteurs et les poètes du Moyen Âge ont su adapter le discours aux nécessités du propos. Des grands hymnes au « In Septuagesimum » de Notker le Bègue, de Jean Scot Érigène (« Si vis ouranias sursum volitare per auras [...] ») à l'imprécation contre la mort de Geoffroy de Vinsauf, le discours se module, se nuance; l'expression se fait, tantôt grandiloquente, tantôt simple. Et c'est toujours Dieu que l'on chante. Ô sublimes nuances du discours humain! L'indicible ne serait-il indicible que par notre impuissance? C'est alors que la rhétorique entre en action, elle qui « a pour fonction et pour but de suppléer par les mots mêmes à l'insuffisance des mots ».

C'est cette recherche d'un discours pertinent qui anime au long des siècles l'histoire de la rhétorique. L'une des voies pour y atteindre est sûrement l'étude de l'*elocutio*, à laquelle les rhéteurs, très souvent pédagogues, ont attaché

une importance considérable. C'est ce que Brian Vickers démontre par sa vigoureuse étude, dans une volonté très nette de redonner à cette partie de la rhétorique toute la place qui lui revient dans l'histoire de cette discipline : l'*elocutio* vue non pas surtout comme moyen de plaire, mais étudiée dans son pouvoir d'expression au sein d'un discours ou d'une œuvre littéraire. D'où la fascination pour ce pouvoir de la parole efficace qui se poursuit à travers les siècles, alimente l'enseignement, suscite des initiatives didactiques originales<sup>5</sup> et se traduit même en image<sup>6</sup>.

Et s'il faut s'étonner avec Vickers du comportement des historiens de la rhétorique qui, effrayés de l'importance de l'*elocutio*, semblent vouloir la minimiser, sinon l'ignorer ou même la mépriser, que dire par contre de ceux qui affirment « que l'art oratoire aurait disparu avec les libertés républicaines » ou que, « à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, la rhétorique s'est réduite à l'*elocutio* »? Olivier Reboul qui cite ces « deux lieux communs, au moins bon sens du terme<sup>7</sup> », rappelle que « jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on enseigne la rhétorique dans sa totalité; non comme une simple stylistique, mais comme l'art de persuader<sup>8</sup> ». Peu importe d'ailleurs « que dans le monde hellénistique [donc très

5 Petrus Mosellanus, *Tabulae de schematibus et tropis*, Paris, Thomas Richardus, 1553.

6 L'image de l'épée « rengainée, qui reste enfermée dans son fourreau » chez Quintilien, *De institutione oratoria*, VIII, 15.

7 Olivier Reboul, *la Rhétorique*, Paris, PUF (Que sais-je?), 1986, p. 28.

8 *Ibid.*, p. 29.

tôt] puis dans le monde byzantin [soit] apparue une rhétorique purement littéraire, distincte de la poésie et faite de discours fictifs<sup>9</sup> ». Henri-Irénée Marrou a bien démontré que le discours ainsi produit, de quelque nature qu'il soit et tout artificiel qu'il puisse paraître, se construit selon les règles de l'art<sup>10</sup>. Pas un art tronqué et réduit à l'*elocutio*, mais un art qui utilise tous ses moyens, y compris ceux de l'*inventio* et de la *dispositio*.

Mais les clichés ont la vie longue. Ainsi Jean-Marie Klinkenberg, reprenant en 1990 un texte déjà publié en 1987, écrivait :

La fusion qui commence à s'opérer au début de notre ère avec la seconde sophistique (laquelle privilégie la notion de style), est consommée au Moyen Âge, alors que commence à se constituer la notion même de littérature. Enseignée dans le cadre du *Trivium*, la rhétorique y fait figure de discipline mineure, réduite qu'elle est à l'étude des ornements relevant de l'*elocutio*<sup>11</sup>.

James Jerome Murphy<sup>12</sup> avait rappelé l'importance des *artes praedicandi* et de ces *artes dictaminis* dont on retrouvera des échos jusque chez Fabri (*le Grand et Vray Art de pleine*

*Rhetorique*), chez Érasme (*De conscribendis epistolis*) et chez Soarez. Traités non seulement essentiels pour la compréhension des épîtres dites littéraires, mais aussi de textes également épistolaires comme les *Relations* des Jésuites. Paul Zumthor, dans un chapitre incontournable et plein de fines nuances de *Langue, texte, énigme*, après avoir abordé les rapports entre les différentes parties de la rhétorique, affirmait ceci : « Du jour où la rhétorique devint la norme de toute expression écrite, [...] la doctrine se distribua entre trois titres hiérarchisés, *inventio*, *dispositio* et *elocutio*<sup>13</sup> ». Affirmation précisée quelques pages plus loin de la façon suivante : « L'*elocutio* met en forme linguistique les "idées" (contenu) découvertes et explicitées par l'*inventio*, et ordonnées par la *dispositio*<sup>14</sup> ».

Vickers, dans son article, prend la peine de préciser à plusieurs reprises et fort pertinemment que l'*inventio*, la *dispositio* et l'*elocutio* constituent une entité indissociable et que par conséquent l'enseignement de la rhétorique ne se limite pas à l'*elocutio*. Comment pouvait-il en être autrement lorsqu'on

---

9 *Ibid.*

10 Henri-Irénée Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, Seuil, 1965 (6e éd. revue et augmentée), p. 292sqq., 412sqq. et 483sqq.

11 Jean-Marie Klinkenberg, « Rhétorique », dans *Introduction aux études littéraires. Méthodes du texte*, dir. Maurice Delcroix et Fernand Hallyn, Paris/Gembloux, Duculot, 1987, p. 34; voir aussi, du même auteur, *le Sens rhétorique. Essai de sémantique*, Toronto, Éditions du GREF/Bruxelles, Éditions les Éperonniers, 1990, p. 44.

12 James Jerome Murphy, *Rhetoric in the Middle Ages. A History of Rhetorical Theory from Saint Augustine to the Renaissance*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1974, p. 194sqq. et 269sqq.

13 Paul Zumthor, *Langue, texte, énigme*, Paris, Seuil, 1975, p. 100.

14 *Ibid.*, p. 103. Voir aussi l'article de Daniel Poirion, « Théorie et pratique du style au Moyen Âge. Le Sublime et la merveille », dans la *Revue d'histoire littéraire de France*, vol. 86, n° 1 (*le Sublime*), janvier-février 1986, p. 15sqq.

parcourt les ouvrages de référence? Le *De inventione* de Cicéron et le *Ad Herennium* ont été pendant plusieurs siècles les principaux textes de base, ainsi que le *De institutione oratoria* de Quintilien<sup>15</sup> dont Jean Cousin rappelle l'influence :

L'œuvre devait en effet avoir un beau succès : elle a été, avec les traités de Cicéron sur l'art oratoire, la source de plus d'un traité ultérieur et le texte des *Rhetores latini minores* édités par K. Halm peut faire foi à cet égard, mais il y a aussi les écrivains ecclésiastiques, de saint Hilaire à Isidore de Séville, sans parler des multiples auteurs, qui ont enseigné dans les couvents d'Occident au moyen âge et dans les siècles postérieurs : c'est tout un livre qu'il faudrait pour faire le bilan de cette influence, mais on peut dire déjà qu'avec Cicéron, l'orateur incomparable, Quintilien a été l'un des maîtres des formes d'expression de la pensée occidentale et « l'instituteur » de la rhétorique universelle<sup>16</sup>.

Plus tard, à la Renaissance, lorsque d'autres traités s'ajouteront à ces textes essentiels — et l'on sait qu'ils furent fort nombreux<sup>17</sup>, que ce soient le *De copia* d'Érasme, le *De arte rhetorica* de Soarez ou les diverses éditions des

rhétoriques de Melanchthon, pour n'en nommer que quelques-uns parmi les plus importants —, jamais l'enseignement traditionnel de la rhétorique ne sera fondamentalement remis en question<sup>18</sup>. Aron Kibedi Varga constate la même chose pour les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>19</sup> et tous les historiens de l'éducation rappellent, sur ce sujet, l'importance des Jésuites. Le fait de trouver des traités plus précisément consacrés à l'*elocutio* chez les *Rhetores latini minores* ou dans d'autres textes plus tardifs, le fait qu'un Joannes Susenbrotus écrive en 1541 un *Epitome troporum ac schematum* ne signifie pas pour autant le triomphe de la seule *elocutio*, pas plus que le fait de rencontrer des traités consacrés uniquement à l'*inventio* (Pierre de Courcelles, 1557) ou des rééditions du *De inventione* de Cicéron<sup>20</sup>, souvent abondamment commentées, ne signifie la mort de l'*elocutio*. Car pour les rhéteurs de quelque période<sup>21</sup>, y compris la période classique, toutes les parties de la rhétorique sont essentielles pour produire un bon

15 Plus de deux cent cinquante manuscrits dans les bibliothèques occidentales et une édition dès 1470; voir Jean Cousin dans son édition de Quintilien, *De institutione oratoria*, I, Paris, Les Belles-Lettres, 1975, p. XCV et CXXI.

16 *Ibid.*, p. XCIV.

17 James Jerome Murphy, éd., *A Short-Title Catalogue of Works on Rhetorical Theory from the Beginning of Printing to A.D. 1700 [...]*, New York, 1981.

18 Christian Mouchel, dans son livre récent *Cicéron et Sénèque dans la rhétorique de la Renaissance*, Marburg, Hitzeroth (Ars rhetorica, 3), 1990, démontre bien que le débat se situe à un niveau plus élevé.

19 Aron Kibedi Varga, *Rhétorique et littérature. Études de structures classiques*, Paris, Didier, 1970, p. 17.

20 Que ce soit à l'intérieur des *Opera omnia*, de regroupements de deux ou plusieurs œuvres ou comme seul objet de publication. Voir Murphy, *A Short-Title Catalogue [...]*, p. 72-78.

21 Voir, par exemple, Franciscus Sanctius Brocensis : « Rhetorica est bene dicendi scientia. Cujus partes sunt tres. Inventio, Dispositio, Elocutio. Nam cum omnis vis oratoris sit in rebus et verbis : res et verba inveniendi sunt, et collocanda » ( *De arte dicendi*, f. 5r<sup>o</sup>).

discours, qu'il soit judiciaire, délibératif ou épideictif; qu'il soit prononcé devant le Sénat, l'Assemblée du peuple ou dans une salle de classe.

C'est dans cet esprit que se comprend la tentative de Tardif qui, comme l'explique ici Alex L. Gordon, chercha à « diviser les figures selon leur utilité pour les diverses parties du discours ». L'*elocutio* alors, loin d'être une entité en soi, devient servante de l'argumentation et des lieux, puisque ce regroupement que tente péniblement Tardif avec plus ou moins de succès, au cours des diverses éditions de sa rhétorique, a comme but fondamental de trouver pour l'exorde, la narration, l'argumentation, la réfutation et la péroraison les figures qui conviennent. Agir ainsi, c'est nécessairement associer *elocutio* et *inventio*, puisque c'est rechercher les figures qui conviennent le mieux « aux démonstrations logiques de la confirmation et de la réfutation », ou à la *captatio* (l'exorde), ou encore au pathétique de la péroraison. Et si l'on peut rapprocher alors Tardif de Ramus, comme le fait Gordon, c'est autant par le souci constant de diviser, hiéar-

chiser, dichotomiser les tropes et les figures que par cette compréhension semblable du rôle des figures. Dans la *Rhetorica* de 1567<sup>22</sup>, Ramus dit clairement que la figure de pensée est la plus apte à émouvoir (« movendum ») et à convaincre totalement (« pervincendum »), tandis que les tropes et les figures de mots sont plus aptes à enseigner (« docendum ») et à plaire (« delectandum »).

Or « movere », « pervincere » et « docere » sont aussi, pour ne pas dire surtout, les objectifs que doit atteindre le discours par l'utilisation de certains lieux (*inventio*). Ce qui déjà aurait dû rendre prudents ceux qui veulent faire de Ramus et de ses disciples<sup>23</sup> les héros ou les hérauts de l'*elocutio*. Si les Ramistes ne gardent dans la rhétorique que l'*elocutio* et la *pronuntiatio*, reléguant l'*inventio* et la *dispositio* dans la dialectique, c'est, en plus de leur constant souci pédagogique<sup>24</sup>, pour des raisons de logique que Nelly Bruyère<sup>25</sup> a très bien étudiées. Cette division ne peut se faire que dans l'exposé de la théorie; dans la pratique il faut associer (« conjunctio<sup>26</sup> ») les deux arts (rhétorique et dialectique).

---

22 Paris, Wechel, p. 70 et 72.

23 Il est plus juste en effet de parler des Ramistes, puisque les rhétoriques latines de 1548 et de 1557 sont signées d'Omer Talon et que la *Rhetorique françoise* de 1555 est de Fouquelin, même si l'on sait que le leader du groupe était Ramus (*Brutinae quaestiones*, *Rhetoricae distinctiones* et *Rhetorica* de 1567). Voir Kees Meerhoff : « La "Rhétorique" de 1548 a été entièrement composée sur la base des ouvrages critiques de Ramus » (*Rhétorique et poétique au XVI<sup>e</sup> siècle en France*, Leiden, Brill, 1986, p. 221).

24 Voir Jean-Claude Moisan, « Commentaires sur les *Rhetoricae praeceptiones* », dans *Humanistica Lovaniensia*, XXXIX (1990), p. 253-254.

25 Nelly Bruyère, *Méthode et dialectique dans l'œuvre de La Ramée*, Paris, Vrin, 1984, p. 313sq.

26 Pour des références sur cette notion de *conjunctio*, voir Moisan, « Commentaires [...] », p. 249, note 17.

Certains fidèles de Ramus ont suivi à la lettre cette nouvelle répartition des parties du discours entre rhétorique et dialectique<sup>27</sup>; d'autres par contre, plus imitateurs que partisans, devant la clarté et la qualité évidentes de sa démonstration, ont tout simplement reproduit ou adapté ses théories sur l'*elocutio* dans des ouvrages de rhétorique de facture traditionnelle, où sont exposées les autres parties du discours. Ainsi en est-il de Saint-Fleur<sup>28</sup>, de Morellus qui, comme nous le montrons dans notre article, suit d'assez près la *Rhetorica* de 1557, et de Brocensis, qui utilise la *Rhetorica* de 1548 avec une très grande lucidité. Il écrit en effet :

Scio mihi cum Talaei sectatoribus fore paratas lites, quod ille solam Elocutionem Oratoris esse propriam putat. Inventionem et Dispositionem solius Dialectici. Quibus ego in praesentia respondeo, me in hoc libello antiquorum praecepta in ordinem collegisse, et ex illorum praeceptis meum hoc sertum complicasce, alibi fortasse quid de hac re sentiam, disputaturum<sup>29</sup>.

Qui peut parler alors du triomphe de l'*elocutio*?

De plus, il est étonnant de constater que ceux-là mêmes, parmi les « modernes », qui donnaient ce rôle prépondérant à Ramus (il aurait fallu dire aux Ramistes), oublièrent que cette *elocutio*, si chère, était accompagnée

dans toutes les rhétoriques (de 1548 à 1567) d'un chapitre qui traitait de la *pronuntiatio*, c'est-à-dire de la voix et du geste, tout entiers au service du discours : « le Rheteur luy [à l'enfant] montrera de quelle varieté et inflexion de vois il faudra user en toute sentences, figures et affections de l'oraison<sup>30</sup> ». Et Fouquelin de donner l'exemple d'une clausule qui doit se « prononcer par une vois douce et basse, pource que c'est [...] l'exorde d'un homme triste et fâché » (f. 52r°). Le même « soing et sollicitude de varier la vois, est aus figures, et premierement de la diction » (f. 52v°). « Le semblable conviendra faire aus figures de la sentence » (f. 53r°). Quant aux gestes des différentes parties du corps, les conseils de Fouquelin indiquent clairement de quelle façon ils peuvent être utiles au discours. Ainsi des yeux dont il faudra modérer « la tristesse et gayeté [...] selon les choses desquelles il sera question »; ainsi du bras qui devra être « dardé en choses vehementes et contentieuses, retiré aus choses douces » (f. 58r°).

Cette *conjunctio* entre rhétorique et dialectique ne doit pas seulement se faire dans la pratique du discours, mais aussi, et probablement surtout, dans l'étude scolaire des discours. Cette méthode d'analyse est très bien

27 Meerhoff, *Rhétorique et poétique* [...], p. 320sq. et Moisan, « Commentaires [...] ».

28 Meerhoff, *ibid.*, p. 324, note 35.

29 Franciscus Sanctius Brocensis, *De arte dicendi*, Salmanticac, Mathias Gastius, 1558, p. 4.

30 Antoine Fouquelin, *la Rhétorique françoise*, Paris, Wechel, 1557, f. 51v°.

décrite dans un épitomé ramiste anonyme<sup>31</sup>, composé d'une rhétorique, d'une dialectique et d'un commentaire de la quatrième Philippique de Cicéron, exemple parfait de la *conjunctio* en action. Voici ce texte, tiré de la postface qui suit le commentaire :

Initio enim summa totius orationis proponitur; tum ea generali argumento disseritur, et integro syllogismo per totum orationis corpus fuso, rectoque ordine disposito concluditur : cujus assumptio longa quinque partium inductione confirmatur. Singulae vero partes suis etiam argumentis disseruntur, et syllogismis partim simplicibus, partim compositis, nonnullis sententiarum figuris illuminatis judicantur. Complexio generalis syllogismi cohortationem habet ad persequendum Antonium et quatuor argumentis, syllogismis etiam suis quibusdam constantibus, disputatur. Omnia denique pene troporum et figurarum dictionis genera [...] in hac oratione facillime reperiuntur (f. 18v°).

On le voit donc, dans cet exercice de la *conjunctio*, l'*elocutio* a un rôle plutôt modeste<sup>32</sup>.

Il en était déjà ainsi chez Melanchthon qui combinait, dans l'analyse, la « théorie rhétorique du “statut de la cause” avec celle, dialectique ou logique, du syllogisme », comme le rappelle dans son article Kees Meerhoff. Pour Melanchthon, il est nécessaire de « dépouiller le discours », de le rendre nu, pour « montrer [aux] élèves [sa] finalité ». C'est

« cette méthode qui permettra de mettre en lumière l'efficacité des artifices oratoires utilisés ». Cependant ceux-ci ne seront toujours qu'ornements; ornements nécessaires sans doute, mais la substance est ailleurs : « Meminerint adulescentes aliud in oratione esse rei substantiam, aliud ornamentum<sup>33</sup> ». Ce qui est manifeste dans l'analyse d'Aneau, que reproduit Meerhoff en annexe de son article, et surtout dans le rappel de certains reproches faits par le *Quintil* (Aneau) à la *Deffence et illustration* de Du Bellay : incapacité de construire un bon syllogisme, œuvre sans consistance, « sans ordre méthodique », et le bouquet : « [Tu es comme les enfants] qui estiment plus bel habillement un hoqueton orfaverisé d'archer de la garde qu'un saie de velours uniforme, avec quelques boutons d'or clairsemés! »

« Équilibre délicat entre *proprietas* et *ornatus* », comme le signale Meerhoff à propos de Melanchthon, et dont Christian Mouchel étudie ici les quarante années de réflexion depuis le *De artibus liberalibus* (1517) jusqu'au *De cura recte loquendi* (1557), « sorte de testament sur la question de l'*elocutio* » où Melanchthon affirme la nécessité de deux styles : « [celui] de la pensée bien conduite, selon

31 *Rhetoricae et Dialecticae praeceptiones*, éd. Jean-Claude Moisan, dans *Cahiers des Études anciennes*, XXIII (1990), p. 145 sqq.

32 Voir, pour plus de détails, Moisan, « Commentaires [...] », p. 248-252.

33 Melanchthon, *Institutiones rhetoricae*, f. C3v°; cité par Meerhoff.



les règles de la dialectique; [...] [celui] qui non seulement représente les choses mais les met en scène par l'ampleur et le pathétique ». D'abord représenter les choses, ensuite les mettre en scène; le texte latin est encore plus clair : « eloquentia quae ex vera sapientia recte exponit res veras, et addit splendorem ». C'est que pour Melanchthon, comme pour Aneau, le danger du style « pathétique et figuré », c'est de disjoindre « les mots des choses ».

Il ne faudrait pas croire pour autant que c'est cette méfiance de certains rhétoriciens qui expliquerait le peu d'influence de Longin au XVI<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs Longin considérait comme un défaut « la passion hors de propos, et vide, là où il ne faut pas de passion; ou de la passion sans mesure, là où il faut de la mesure<sup>34</sup> ». De plus, Francis Goyet démontre très bien, même en limitant ici son analyse « aux deux premières parties de la péroraison cicéronienne : l'*enumeratio* et l'*indignatio* », que « [pour] se convaincre que l'essentiel est de ravir ou transporter, la Renaissance [n'avait] vraiment pas besoin d'aller chercher Longin. Il lui [suffisait] de lire Cicéron, ou Quintilien ». S'il est important de savoir que Longin doit sa pérennité à Boileau, l'article de Goyet nous permet par ailleurs de rappeler, chose essentielle pour notre propos ici, que le sublime

(*movere* ou *pathos*), qu'il soit exprimé par Cicéron, Quintilien ou Longin, utilise toutes les ressources du discours pour se réaliser, et non la seule *elocutio*. Comme le dit Zumthor à propos des productions vernaculaires médiévales,

qualifier de sublime (à cause de l'abondance des tropes) le style de la chanson de trouvère ou des romans de Chrétien de Troyes, de médiocre celui de Marie de France et d'humble celui de beaucoup de fabliaux, ne serait qu'une mauvaise plaisanterie<sup>35</sup>.

D'ailleurs Longin affirme que « le sublime est l'écho de la grandeur d'âme » avant d'ajouter immédiatement ceci : « D'où le fait que même sans voix on admire parfois la pensée toute nue, en elle-même, par la seule grandeur d'âme » (IX, 2).

On le voit donc, le problème du rapport de l'*elocutio* avec les autres parties du discours est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît. L'analyse studieuse des textes, des faits, est beaucoup plus utile alors que le martellement de formules brillantes ou d'hypothèses généralisantes. Car les textes réservent parfois des surprises, voire des curiosités, comme cette *Rhétorique des demoiselles*<sup>36</sup>, éditée en 1840, et dont l'objectif avoué est d'offrir à celles-ci, tout d'abord à celles qui sont les élèves de l'auteur, Victor Doublet, « les fleurs de l'Élo-

<sup>34</sup> Longin, *Du sublime*, éd. et trad. Jackie Pigeaud, Paris, Rivages (Petite Bibliothèque Rivages), 1991, III, 5.

<sup>35</sup> *Essai de poétique médiévale*, Paris, Seuil, 1972, p. 154.

<sup>36</sup> Victor Doublet, *Rhétorique des demoiselles*, Tours, Mame, 1840.

quence » afin de leur « apprendre à plaire, à instruire et à toucher par [leurs] discours », soit dans la « pénible carrière de l'instruction », soit, comme mères de famille, afin « de surveiller [...] l'éducation de [leurs] enfants et de leur donner les premiers principes des sciences ». À cette fin, l'auteur étudie toutes les parties de la rhétorique, y compris la Mémoire et l'Action (Prononciation et Geste). Rien d'étonnant alors dans le fait d'y retrouver des passages issus en droite ligne de Quintilien et qui, ne serait-ce de cette référence, pourraient être vus par des

lecteurs pressés ou distraits comme étant d'un moralisme douteux :

Les yeux sont la partie dominante du visage. C'est par eux que notre âme se manifeste. La joie les fait briller, la tristesse les obscurcit en les couvrant d'un nuage sombre (Doublet, p. 173);

Sed in ipso vultu plurimum valent oculi, per quos maxime animus emanat, ut citra motum quoque et hilaritate enitescant et tristitiae quoddam nubilum ducant (Quintilien, XI, 2, 75<sup>37</sup>).

*Jean-Claude Moisan*

Université Laval

---

37 Voir aussi Cicéron, *De Oratore*, III, LIX, 220.